Chapitre 1

Notre Père... Et si Dieu n'existait pas ?... Si seule la science était vraie ?... Si elle seule pouvait expliquer l'origine de la vie ?... Je serais alors le descendant d'un quelconque invertébré qui se serait transformé en une entité élaborée. Ou bien alors, je serais le descendant tombé d'un arbre, suite à un jeu hasardeux avec nos cousins qui aurait mal tourné. Darwin et les autres auraient-ils raison ? Je préfère l'histoire de celui qui de poussière est devenu Homme et qui est tombé sous le charme de sa compagne, elle-même charmée par un vil reptile. Bien sûr, cette histoire est sans fondement scientifique et l'homme n'aime pas ce qu'il ne peut pas rationaliser... Tout de même, un invertébré ou un primate ! On peut rêver mieux, non ? Alors, *Notre Père... Notre Créateur...*

« Bonsoir, je m'appelle Gabriel et je suis alcoolique abstinent, 24 heures à la fois et je vais très bien... »

Cela paraît facile quand tout tourne bien, mais étroite est la porte, resserré *le chemin qui mène à la vie, et tous ne les trouvent pas*. Je suis parti avec plusieurs et un grand nombre n'a pu trouver que le large chemin qui ramène inexorablement à la bouteille. L'abstinence ressemble à une quête, physique au départ, spirituelle ensuite. L'esprit va mal, il s'enivre, le corps réclame, l'esprit se perd. C'est la descente aux enfers dont certains ne reviennent pas tandis que d'autres ont un déclic, une première étincelle qui ravive l'esprit qui, petit à petit, avec des retours en arrière, remonte des enfers et entrevoit la lumière. Je me souviens très bien de cette étincelle : elle avait les mots et le sourire de ma femme. Ma femme que j'avais failli entraîner dans ma chute. Alcoolique, j'ai sombré d'abord tout seul puis au fil des litres d'alcool, j'ai créé un tourbillon gigantesque, imparable, une sorte de trou noir liquide. Je m'y suis pavané puis perdu, jusqu'à cette main tendue que j'ai attrapée et qui m'a fait comprendre et admettre que j'avais touché mon fond. J'avais perdu la maîtrise de ma vie, il me restait à admettre que j'étais impuissant face à l'alcool. C'était voilà maintenant plusieurs années.

ꕥ

« J'ai pas bu !

— Alors pourquoi tu tiens à peine debout ?

— C'est la fatigue. Je suis fatigué.

— Et ton haleine ? Tu empestes l'alcool à trois mètres !

— Mais non. Quoi ? Qu'est-ce qu'il y a ? J'ai pas bu, je te dis ! J'ai pas bu ! Tu m'agaces ! »

Le verre ou même la bouteille à la main, je soutenais que je ne buvais pas. Les cadavres mal cachés un peu partout, ce n'était pas moi, c'était ce « con de voisin » qui avait encore planqué ses bouteilles et ses canettes vides chez nous. Il voulait me faire accuser. Pire, il voulait me tenter, ce serpent !

ꕥ

« Vous vous souvenez à quel moment votre consommation d'alcool est devenue problématique ?

— Oui. À peu de choses prés.

— Bien. Et vous êtes en mesure d'identifier la ou les raisons qui vous ont conduit à la boisson ?

— Je pense savoir. Il y en a au moins une, peut-être d'autres…

— Vous pouvez me les énoncer ? »

ꕥ

J'étais en première. Il y avait cette fille dans la classe, Béatrice. Elle était souvent assise un rang devant moi, sur le côté. Je passais les cours à lancer des coups d'œil furtifs pour entrevoir son sourire, ses lèvres, ses longs cheveux, la forme bombée de sa poitrine. Je la trouvais belle et je la « kiffais grave ». Les heures de cours passaient et j'avais le cœur comme un tambour fou. Lors des récréations, je m'arrangeais toujours pour me mettre à un endroit stratégique, c'est-à-dire un endroit d'où je pouvais la dévorer des yeux sans qu'elle ne s'en aperçoive. C'est d'ailleurs ça le malheur, elle ne m'apercevait jamais, j'étais transparent.

Je la connaissais depuis le collège et je ne la trouvais alors pas plus terrible que cela. Mais en l'espace d'un été, elle était passée de petite fille à jeune femme fatale. Je ne voyais plus qu'elle, dans mes rêves, sur mes cours, dans mon bol de chocolat le matin… Mes notes s'en ressentaient, les profs me tombaient dessus, ma mère a fait une crise d'apoplexie devant mon bulletin trimestriel, mon père s'est mis à me parler de l'armée pour me remettre d'aplomb, mais rien n'y faisait, j'étais anesthésié, envoûté.

On organisait assez souvent des soirées entre copains, une fois chez l'un, une fois chez l'autre, une autre fois on louait une salle ou on nous la prêtait. C'était un samedi de novembre. Avec Gilles, on était arrivé assez tôt dans la salle pour installer notre matériel hi-fi et quelques vieux spots. On discutait des musiques qu'on allait passer et, au fur et à mesure que les gens arrivaient, on stockait

soigneusement les bouteilles, les pizzas et les quiches. Il y avait souvent trop et chacun repartait avec quelques restes.

L'ambiance était toujours de la partie et prenait tout de suite. Vers 23 heures, on s'est regardé avec Gilles et on s'est dit qu'on allait passer un slow ou deux. Le deuxième c'était la fameuse chanson du film *La Boum*. Une fois la musique lancée, j'ai levé les yeux et en face de moi, à quelques mètres, se trouvait Béatrice. Ma tête et mon cœur se sont mis à l'envers et, comme une fusée, j'ai fondu sur elle et je l'ai invitée. Elle a accepté ! J'y croyais pas. Sentir son parfum, mes mains sur elle, ses seins contre ma poitrine, c'était trop !

Alors je me suis lancé.

« Je… je peux te faire un compliment ? »

Elle m'a regardé, surprise, alors j'ai enchaîné

« Tu es très bien habillée. »

Elle a éclaté de rire et m'a planté là, en plein refrain. Faut dire qu'elle avait un vieux jean troué et un vieux t-shirt délavé. J'étais pétrifié. Gilles a volé à mon secours en changeant de musique pour un truc qui bouge.

« Eh mec, qu'est-ce qui t'est arrivé ?

— Je sais pas… C'est ça un râteau ?

— Ben, ça y ressemble beaucoup en tout cas…

— Donne-moi à boire ! Vite ! Un truc qui déménage ! »

Premier whisky, deuxième puis troisième et un autre en enfilade, la tête qui tourne, l'estomac qui se met en éruption et dégueulade hors pair qui crépit la cuvette. Je me suis ensuite effondré et je suis resté dans le cirage une partie de la nuit. Quand je me suis réveillé, ou plus exactement quand Gilles m'a remonté à la surface, à coups de verres d'eau, je ne savais plus où on était, je sentais juste ma tête qui voulait voler en éclat. Il était 5 heures du matin et il fallait penser à ranger. La plupart des copains étaient partis. Il ne restait que Gilles et deux autres potes. Béatrice n'était plus là, bien sûr. Je croyais quoi ? Qu'elle allait rester à attendre que j'émerge pour me dire « Merci pour ton compliment, ça m'a faite fondre, tu es

le mec de ma life ! » Un vrai blaireau, oui ! Ma première drague avait été un désastre et ma vie amoureuse allait être un désert aride pendant un bon moment. J'osais même plus regarder une fille, et lui parler, encore moins. Ce râteau avait le goût amer de l'échec insurmontable, j'avais perdu le peu de confiance en moi qu'il me restait. Jusqu'au jour où j'ai rencontré Myriam et un peu plus tard, la bouteille.

Myriam, c'était l'antithèse de Béatrice. Elle était plutôt pas jolie, avec des boutons, des cheveux en pétard et elle regardait toujours le sol, même quand elle parlait à quelqu'un. Il m'a fallu un temps impressionnant avant d'apercevoir la couleur de ses yeux, vert émeraude.

On n'était pas dans la même classe, mais par le jeu des regroupements, on suivait les mêmes cours d'Allemand. C'est le hasard qui a voulu qu'on se retrouve à côté, vers le milieu de l'année, suite à une embrouille avec deux autres filles qui se moquaient allègrement d'elle. C'est à ce moment-là que j'ai compris que Myriam était le souffre-douleur de sa classe. Du coup, je me suis senti plus proche d'elle et c'est moi qui lui ai parlé en premier. Je lui ai demandé à quelle page on en était et elle m'a répondu qu'elle ne savait pas parce qu'elle n'avait pas compris la consigne. Je venais de trouver quelqu'un d'au moins autant nul que moi en Allemand. J'ai souri intérieurement.

Petit à petit, on a sympathisé, grâce à notre niveau exécrable en allemand. On s'entraidait du mieux que l'on pouvait. Puis un jour, alors que je venais de répondre complètement à côté à la question posée par la prof, elle a souri. Je m'en souviens très bien car c'était la première fois que son visage esquissait une expression autre que la tristesse ou la soumission. Le jour même, j'ai décidé d'aller lui parler pendant la récréation. Elle était seule, le visage fermé, dans un coin isolé.

« Salut. Ça va ? T'es toujours toute seule, t'as pas de copines ?

— Si, mais elles ne sont pas dans cette école.

— Elles sont dans quel bahut ?

— Loin. »

À ce moment, deux greluches fardées sont passées devant nous et se sont exclamées :

« Tiens, le vilain petit canard se fait pécho.

— Grave. Faut lui filer le mode d'emploi.

— Arrête ! Même un lépreux n'en voudrait pas ! »

Puis elles ont poursuivi leur chemin en s'esclaffant.

« C'est quoi ces débiles ? Tu les connais ?

— Elles sont dans ma classe. Elles peuvent pas me sentir. Personne ! J'en ai marre ! J'aimerais partir.»

Elle s'est mise à pleurer. J'étais choqué, je ne savais pas quoi faire. Maladroitement, je l'ai prise dans mes bras, je l'ai serrée un peu contre moi et je lui ai dit que j'étais là et que j'allais la défendre. Ça faisait très noble chevalier, mais je n'avais aucune idée sur la façon de m'y prendre. Peu importait, l'effet chevalier avait marché, elle s'était arrêtée de pleurer. La reprise des cours a retenti. Quelque part, ça me libérait d'une situation qui me dépassait un peu et me faisait peur.

À partir de ce jour, je me suis comme senti investi d'une mission, aider Myriam. J'avais décidé de pratiquer le « soutenez-vous les uns les autres ». J'avais lu ou entendu quelque chose du genre, mais je ne savais plus à quelle occasion, ni de qui c'était. Ce n'est que bien plus tard que les mots exacts et celui qui les a prononcés me sont apparus comme une évidence, difficile à mettre en pratique, mais une évidence tout de même.

Je retrouvais Myriam à chaque récréation, prêt à partir en croisade si elle se faisait agresser verbalement ou même physiquement. Je voulais surtout gagner sa confiance, essayer de la réconforter et l'amener à se confier. Ce n'était pas simple car elle parlait très peu d'elle et minimisait toujours toutes les brimades dont elle était la cible. Un jour, c'était un vendredi, elle avait le visage rouge et

les yeux, que j'ai pu apercevoir furtivement, gonflés. De toute évidence, elle venait de pleurer. Elle est venue d'elle-même se blottir contre moi, sans rien dire et quand j'ai voulu en savoir un peu plus, elle m'a répondu que ce n'était rien, qu'elle était fatiguée et donc un peu à fleur de peau. Je savais très bien que ce n'était pas la vraie raison, mais je ne voulais pas la brusquer de crainte de la bloquer. On est resté comme ça toute la durée de la pause et, à la sonnerie, chacun a regagné sa classe, sans rien dire. En cours, je me suis promis que je n'allais pas lâcher l'affaire et, qu'à la fin de la journée, j'essaierais de la faire parler. J'étais persuadé, et je le suis toujours, que mettre des mots sur les maux permet d'aller mieux et d'avancer.

J'ai eu beau me précipiter dès la sonnerie, je n'ai pas vu Myriam. J'ai attendu et cherché, en vain. Avait-elle fini plus tôt ? S'était-elle employée à m'éviter ? Je suis rentré chez moi le cœur triste et en colère contre moi. J'aurais dû lui parler avant. J'ai passé un week-end lamentable à m'en vouloir et m'inquiéter. Je ne savais même pas où elle habitait vraiment et je ne connaissais pas son numéro de téléphone. Il me fallait attendre lundi, ce qui paraissait une éternité. Pendant deux jours, j'ai souhaité tomber sur une substance magique qui me fasse oublier et me déconnecte d'avec la réalité. J'ai repensé à ce que j'avais fait après le fiasco avec Béatrice. Il n'y avait pas d'alcools forts à la maison, juste quelques bouteilles de vin et je n'aimais pas ça. Mais le dimanche, j'en avais assez de tourner comme un lion en cage alors j'ai profité de l'absence de mes parents pour attaquer une bouteille de rouge. La chance n'était pas avec moi, ou était-ce un signe, car en voulant la déboucher je l'ai laissée échapper et elle s'est cassée. Heureusement que je m'étais mis au-dessus de l'évier. J'en ai été quitte pour tout nettoyer et, en prime, l'odeur m'a soulevé le cœur. J'ai fini la tête dans la cuvette des toilettes. Même résultat que lors de la soirée, sans le côté grisant. Je n'étais pas très fier.

Le lundi matin, je suis arrivé tôt au lycée mais je n'ai pas vu Myriam. Elle n'était pas là non plus au cours d'Allemand de

9 heures. Elle n'est revenue en cours que le jeudi. Je l'ai retrouvée à son endroit habituel, à la récréation.

« Je suis content de te voir, je m'inquiétais. T'étais malade ?

— Oui.

— T'avais quoi ?

— Oh rien de grave. La fatigue »

Elle a aussitôt éclaté en sanglots. Je l'ai prise contre moi et je lui ai dit de se laisser aller, que ça soulageait. Je me suis empressé d'ajouter, et d'insister, qu'elle pouvait me parler, que j'étais de son côté. Je parlais comme un adulte qui a de l'expérience. J'avais des paroles toutes faites dont je ne mesurais pas la portée, un peu comme si je jouais un rôle dans une fiction. Ça a marché puisqu'elle s'est ressaisie. Elle a ouvert son sac et m'a montré une lettre.

Ça va la tarée ? T'as trouvé un débile avec qui chialer ? Mais il en a rien à foutre de toi ! T'as vu ta tronche truffées de boutons purulants et en plus tu pus avec tes cheveux qui ressemblent à rien. Je serai toi, je me jeterais par la fenêtre ! Bon week-end la nulle !

Qui pouvait envoyer un truc pareil ? C'était de la méchanceté gratuite et vues les fautes, ce n'était pas un ou une futé qui avait écrit.

« Mais t'as reçu ça quand ?

— Je l'ai trouvée dans mon sac vendredi soir. C'est pas la première, j'en ai eu des dizaines du même genre.

— Mais faut faire quelque chose ! En parler aux profs, aux flics !

— Pour que ça devienne pire ? Non, laisse tomber. Je ferais mieux de faire ce qu'on me dit dans cette lettre.

— Eh, ça va pas ? On va pas se laisser faire ! On va trouver qui c'est et on va lui casser la gueule ! »

Elle m'a regardé, étonnée. J'ai freiné dans mon élan chevaleresque et je l'ai regardée à mon tour, tout aussi étonné par l'expression sur son visage. Ses yeux émeraude semblaient éclairer de mille feux.

« Tu as dit “on”, “On” va. »

Et elle a souri. Elle se sentait soutenue peut-être pour la première fois. Hélas, je ne l’ai plus jamais vue sourire. Quatre jours plus tard elle se jetait d’une des fenêtres des labos, au troisième étage. Ça a fait la une du JT régional, quelques lignes dans les journaux, une minute de silence dans la cour du lycée, des bougies et des fleurs au bas de la fenêtre et puis les choses ont repris comme avant. Sauf pour moi. Ce soir-là, je me suis appliqué à bien déboucher la bouteille de vin.